

UN FRAGMENT DE PARADIS**Les huit cents livres de Borgès
découverts dans les collections de la Bibliothèque nationale Argentine**

par Erica DURANTE

Borgès a-t-il vraiment lu tous les livres ? Tous les livres dont il parle, qu'il cite dans ses essais, préfaces, nouvelles et biographies synthétiques ? Tous ces livres qu'il se vante d'avoir lus au lieu de se vanter des textes qu'il a lui-même écrits ? A-t-il vraiment été ce lecteur infini qu'il a imaginé au milieu des couloirs hexagonaux de la bibliothèque de Babel ? A-t-il aimé lire et relire au point de s'imaginer le Paradis sous la forme d'une bibliothèque ? Non seulement Borgès a peut-être été le plus grand écrivain de son siècle, mais il aussi été le plus grand lecteur de son temps. Nombre des suppositions qu'on a avancées autour de ses lectures en langue anglaise, espagnole, française, mais aussi allemande et italienne (pour ne pas mentionner ces autres langues, tels que l'anglo-saxon qu'il a enseigné pendant plusieurs années à l'Université de Buenos Aires) peuvent aujourd'hui être confirmées par la découverte, ou plutôt la redécouverte, que la Bibliothèque nationale Argentine a récemment faite, dans ses magasins, d'une collection d'environ huit cents volumes ayant appartenu à l'écrivain.

Une question se pose, comme une évidence. Borgès est mort en 1986 ; l'année dernière, on a célébré les vingt ans de sa mort. Pourquoi avoir attendu autant de temps avant de tirer ces livres de l'oubli, ou mieux de l'ignorance, puisque personne ne savait (ou ne se doutait) qu'ils étaient là ? Ils ont résisté au temps, aux vols (qui, hélas, n'ont pas dû être des moindres) et même au déménagement de la bibliothèque, de son ancien siège, calle México, désormais tristement vide (un peu comme la salle Labrousse, rue de Richelieu, à Paris) à ce nouveau bâtiment en béton armé, un véritable champignon atomique d'architecture brutaliste (le mot fait peur...), qui a néanmoins eu le mérite de préserver jusqu'à aujourd'hui ce trésor que représentent les livres retrouvés de la bibliothèque mythique de Borgès. Le pire, ou le mieux, c'est que ce n'est pas tout. La collection reconstituée, en cours de classement, et bientôt accessible aux chercheurs, contient, on l'a dit, huit cents volumes : six cents faisant partie de la bibliothèque personnelle du poète, dont la plupart annotés par l'auteur, et deux cents autres volumes, offerts et qui lui ont été dédiés. Comme on le criait en 68, ce n'est qu'un début... Manquent à l'appel tous ces volumes qui ont probablement (dans certains cas, sûrement) disparu, ou que, tout simplement, Borgès a généreusement prêtés ou donnés à ses amis, parfois, à ses lecteurs, ou qu'il a par inadvertance pu abandonner au cours de ses voyages.

On le sait, par ce qu'il a lui-même rapporté, au fil des nombreux entretiens qu'il a accordés à tous ceux qui ont souhaité l'interviewer (selon la légende, qui n'en est pas une, un seul coup de fil suffisait à obtenir un rendez-vous avec le maître pour lui *décrocher* une causerie), Borgès lisait partout et à tout moment. Dans le bus, le tramway, dans sa chambre, seul ou avec des amis, avec sa mère ou avec ses étudiants, avec María Kodama, qui l'a tendrement accompagné jusqu'à la fin de ses jours, et aujourd'hui encore par le maintien de sa mémoire et le plein respect de son esprit. Comme l'a si bien dit Pere Gimferrer, il avait vraiment choisi le métier de lecteur, au sens où il plaçait la lecture au centre de ses occupations et la concevait comme une forme de *bonheur* supérieure à l'écriture, comme une condition plus que comme une activité, « à tel point que c'est uniquement par le fait d'être lecteur que s'explique son écriture »¹. Aveugle, il lisait. Lorsque la cécité l'atteignit vers la moitié du chemin de sa vie, il continuait à lire, par la voix de ceux qui lui *faisaient la lecture* : Leonor, sa mère, María, sa future femme, ses proches et ses collaborateurs, qui l'assistaient lorsqu'aveugle, comble des combles (il n'a pas cessé de s'en étonner) il fut nommé directeur de cette même Bibliothèque nationale qui aujourd'hui, enfin, fait sortir de ses souterrains le premier témoignage, dans une collection publique, de Borgès-lecteur. C'est à cette époque, nous expliquent les bibliothécaires, que remonte la donation d'une partie de sa collection de livres personnelle à la Nationale. Borgès (nous n'avons aucun mal à le croire) n'était pas n'importe quel directeur. D'après le récit de ceux qui ont travaillé avec lui, la bibliothèque était pour lui un lieu d'étude. Pour étudier, justement, il lui arrivait de ramener à son bureau des livres venant de chez lui. Or, si on pense que son mandat dura à la bibliothèque presque vingt ans, entre 1955 et 1973, il est difficile d'imaginer la quantité de volumes qui ont pu circuler, pendant ces deux décennies, dans ces allers-retours. Une chose est sûre : c'est qu'au moment de quitter la bibliothèque, à la fin de sa direction, Borgès fit appeler un notaire, pour qu'il enregistre, d'une part, tous les livres qui étaient les siens et dont il souhaitait faire don à la bibliothèque et, d'autre part, les livres qui étaient les siens, qui l'avait accompagné pendant toute sa vie, et qu'il souhaitait reprendre pour les garder chez lui.

Ce qui explique pourquoi les huit cents volumes de Borgès ont aujourd'hui été retrouvés à la Bibliothèque, là où justement les avait volontairement déposé le poète.

Une véritable chasse au trésor donc que cette découverte : entreprise par deux jeunes bibliothécaires, Laura Rosato et Germán Álvarez, ayant poursuivi la tâche qu'avait entamée, il y a cinq ans, une autre très jeune de leurs collègues, Paula Ruggieri, l'exhumation de ces huit cents volumes a engendré un véritable corps à corps avec tous les livres de la Bibliothèque. Littéralement, il a fallu identifier, dans chaque rangée des magasins, dans les couloirs sombres et labyrinthiques qui occupent les viscères de la bibliothèque, quels livres pourraient appartenir à la collection de Borgès. En l'absence de notes, certains livres se rendaient plus reconnaissables que d'autres. Les caractères d'imprimerie dorés, indiquant une collection anglaise ou allemande (comment oublier la célèbre « Everyman's Library » ?), une reliure en toile, qui magiquement sortait de l'ombre des rayons ; parfois aussi, une étiquette autocollante, signalant le nom d'une des librairies de Buenos Aires (Mitchell's, Sarmiento, etc.), où Borgès avait l'habitude de se rendre, appliquée au dos d'une couverture, permettaient de trancher quant à la propriété du volume. Loin d'être arbitraires, ces indices étaient le fil d'Ariane qui a permis aux bibliothécaires de dénicher des livres qu'on n'aurait pas *a priori* soupçonnés comme ayant appartenu au poète aveugle. Si face à Bacon, Bradbury, Browning, Donne, Emerson, Goethe, Graves, Henry James, Longfellow, Poe, Stevenson, Twain, Wells, on n'aurait eu aucun doute (ou en tout cas très peu), face à des traités pointus de philosophie orientale ou médiévale, à une édition du Politién, ou à une étude comparée de trois personnages de l'*Enfer* de Dante, en l'absence de toute autre marque autographe, on aurait probablement écarté le livre, au lieu de le placer dans ce chariot royal qui le ramènerait vers la « Sala del Tesoro », la Salle du Trésor de la Bibliothèque (ce qui sonne mille fois mieux que la « Réserve des livres rares »). Enfin, tout cela pour dire que le dépouillement des livres de la Bibliothèque a été un vrai travail de flair, de patience et parfois aussi de hasard ; une opération qui tient de l'inextricable et qui pourtant apparaît soudainement si logique lorsque, une fois le travail abouti, la collection se donne à nous dans sa continuité et sa cohérence.

Découverte dans la découverte (aleph *docet*), la plupart de ces volumes contiennent de nombreuses annotations de lecture inscrites dans les livres par Borgès lui-même. Oui, Borgès non seulement lisait beaucoup mais annotait tout autant. Ceux qui ont partagé des heures de lecture avec lui le confirment : il transformait vite les volumes de sa bibliothèque en des objets parlants, de véritables livres sonores, par ces minuscules apostilles qui reflètent son habitude de « parler des livres derrière leur dos »². Ainsi, même quand il annotait, il le faisait de façon originale, unique comme il était. Il n'était pas « marginaliste », mais « extracteur ». Pour ne pas choquer les moins avertis dans les études récentes sur les bibliothèques d'écrivains (vaste et complexe sujet), Borgès n'inscrivait jamais de notes ou de signes diacritiques de lecture (traits, croix, signes de rappel) dans les marges de ces livres, mais extrayait plutôt un mot, une phrase, un très bref passage du texte qu'il était en train de lire, pour le recopier dans la page de garde, ou dans la page finale de l'exemplaire qu'il avait entre les mains. Grande surprise pour les bibliothécaires que ces livres tout propres à l'intérieur, et à peine entachés à l'entrée ou à la sortie du volume par une écriture de myope, fine et minuscule, qui, à l'encre noire (aujourd'hui vieillie et devenue marron), marque des apostilles très succinctes, presque codées, et proprement annotées, tantôt à la verticale tantôt à l'horizontale, en tête ou en queue du livre, selon une convention qui, du moins pour l'instant, reste à nos yeux arbitraire.

Ce choix méthodique (voir méthodologique) de noter, qui pourrait décevoir plus d'un chercheur voulant à tout prix tomber sur des pages saturées de gloses et de marques diverses de lecture (pages cornées, inscriptions en couleurs, croquis, traces de cigarettes mal éteintes, etc.), s'est, dans cette circonstance, révélée une véritable bénédiction. Pour les bibliothécaires, il suffisait d'ouvrir les livres aux pages fatidiques, en feuilletant très vite le reste, qui allait sûrement être dépourvu de toute trace (mais sait-on jamais ?), pour savoir si le livre avait été ou non annoté par Borgès. En tête et en queue de volume, mais cela ne suffit pas. À quoi ressemblent vraiment ces notes ? C'est aussi rapide à dire que le temps que Borgès a dû mettre à les inscrire. D'habitude, nous révèlent les bibliothécaires, vient d'abord sa signature souvent complète suivie du lieu et de la date de lecture. Quelque chose comme « Jorge Luis Borgès, Buenos Aires, 1948 » : à la fois un ex-libris et un répertoire qui enregistre où et quand s'est faite la lecture (souvent la première, mais pas forcément). En bas de cette indication liminaire, une liste plus ou moins brève, de façon plus ou moins droite, recensant des chiffres, des bâtons et des lettres. D'abord le numéro de page, suivi d'un signe de ponctuation (une virgule, ou deux points) ensuite, brièvement, très brièvement, comme s'il ne fallait pas interrompre le fil, le bonheur de la lecture, la transcription d'un mot, d'un bout de phrase, plus rarement d'un court passage. Ensuite, point à la ligne, et la note repart avec l'indication d'un autre numéro de page, d'un autre mot, d'un autre bout décousu de vers, et ainsi de suite. Régulière, l'écriture du lecteur est aussi

rigoureuse dans sa manière de citer. Sauf pour G. B. Shaw, dont les initiales du prénom apparaissent abrégées (selon l'usage, d'ailleurs), les noms auteurs sont tous indiqués *in extenso*. L'exception, s'exclament les bibliothécaires, content d'avoir résolu l'énigme, n'intervient que lorsqu'il s'agit de citer des ouvrages de référence : le dictionnaire hispano-américain (D.h.e.a.), par exemple, auquel Borgès a souvent recours, ou l'*Encyclopédie britannique* (la onzième édition), signalée tout simplement par le sigle « E. Br. » (et tout le temps passé, et les suppositions conjecturées, avant d'arriver à comprendre le rebus). Néanmoins, malgré la flagrance de l'indication, ni les dictionnaires ni les encyclopédies ne se trouvent dans cette partie retrouvée de la bibliothèque. Il faudra donc continuer à chercher.

Les livres retrouvés ne révèlent pas uniquement les dates et les traces des différentes campagnes de lecture, mais dévoilent surtout la manière dont travaillait l'écrivain : fait d'autant plus extraordinaire pour cet auteur, pour lequel (de manière très borgésienne) l'accès aux manuscrits préparatoires est particulièrement difficile, voire interdite à cause de la dispersion des papiers dans des collections particulières souvent inaccessibles. Ainsi, ces *marginalia*, qui gardent dans leur texture la mémoire (et quelle prodigieuse mémoire) de la lecture, permettent en quelque sorte de contourner l'interdit et nous mettent face à la création borgésienne. Par les annotations, en effet, l'auteur livre un journal de sa lecture où il est possible d'observer comment il s'approprie un texte d'autrui, comment se nouent dans son esprit des liens entre le texte qu'il est en train de lire et des œuvres déjà lues, et, surtout, comment naissent ses projets d'écriture. Les traces de lecture marquent un moment clé dans la reconstruction du processus d'écriture de Borges, la lecture s'étant en effet révélée le premier jet de l'écriture, le lieu où s'esquissent les projets textuels à venir et se préfigurent également le ton et la démarche d'analyse et de création que suivra l'écrivain.

Reste à savoir quel statut accorder à ces notes qui, la plupart du temps, consistent dans des transcriptions *ad litteram* du texte qui est en train d'être lu. Est-ce du Borgès, ou (selon l'exemplaire) est-ce plutôt du Jung, du Schopenhauer, du Kafka ? Qui écrit là, sinon Borgès, l'autre, le même ? Il lui faut si peu pour mémoriser ce qui l'intéresse d'un livre, ce qui lui parle par rapport aux autres qu'il a lus, ou à ces autres qu'il est encore en train de lire, voire à ceux qu'il écrit. La preuve : lorsqu'à cause de sa cécité, Borgès n'est plus autonome dans sa lecture, et que commence à apparaître cette écriture allographe plus tremblante et désordonnée qui est celle de sa mère, annotant, sous sa dictée, les livres qu'elle est en train de lui lire, les notes prennent une tout autre forme. Au minimalisme de l'un s'oppose le déploiement de l'autre ; mais le format n'enlève rien à l'intérêt du contenu des notes. Contrairement à Borgès, Leonor a besoin de plus d'espace pour les inscrire sur la page. Un espace verbal (et pas uniquement matériel), bien que son écriture soit plus espacée et volumineuse que celle de son fils. Mais c'est surtout, insistent les bibliothécaires, que « Leonor ressent la nécessité d'explicitier, de résumer les raisons qui amènent Borgès à retenir certains passages ». Tout le processus purement mental qui faisait que Borgès n'avait besoin que d'inscrire un simple mot évocateur (tel un arrêt sur image) est mis à nu par cet écart qui apparaît de façon (trop) flagrante dans la prise de notes de Leonor. Cependant, comme le disent si bien ces bibliothécaires de Babel, quelle que soit l'extension (et donc la transparence) de ces *marginalia* (et le terme, croyons-les n'est pas impropre), elles ne prennent forme que dans un hypertexte toujours latent, phosphorescent, s'éteignant et se rallumant selon les notes qui le convoquent et le rendent éloquent. Selon un procédé en soi très borgésien, les notes reviennent à la vie, se remettent à respirer à partir du moment où on les resitue soit à l'intérieur du passage d'où elles sont « extirpées », soit au détour des autres lectures qu'entreprend simultanément Borgès, et, surtout, de sa propre écriture créatrice. La différence, entre lui et nous, c'est que, sans l'accès assisté à cet intertexte, ses notes de lecture resteront des signes à peine déchiffrables (ce qui n'implique pas qu'ils soient compréhensibles).

Deux choses qui se rendent immédiatement évidentes quand on regarde de près ces notes. La première, c'est la mémoire prodigieuse de ce poète qui, à côté d'une strophe du Tasse, faisait un renvoi à un vers de Yeats ou d'Horace, et cela, en couchant sur le papier une généalogie dont parfois il est difficile de retrouver la source l'ayant motivée. Et il est d'autant plus frustrant de ne pas pouvoir saisir ces liens, quand on sait que pourtant ils devaient se donner de façon si claire à Borges, qu'un seul chiffre (celui d'une page, de l'acte d'une tragédie, ou d'un vers) était à même de faire ressurgir dans son esprit une intuition, une analogie, une discordance entre un texte et un autre, un personnage et un autre encore, entre une rose ou un miroir, indistinctement rencontrés tantôt chez Coleridge, tantôt chez Yeats. En cela aussi les bibliothécaires ont bien raison : la note de lecture fonctionnerait comme un aide-mémoire (pour autant que ce lecteur aveugle en ait eu besoin). Un memento qui remplirait sa fonction _ et on arrive à la deuxième impression immédiate que suscitent ces notes _, au moment de mettre en place l'écriture. À cet instant, lecture et écriture fusionnent comme deux instances d'un même acte ; l'une se rend perméable à l'autre, cède à l'autre, au point

qu'on pourrait soupçonner que la rédaction d'un essai, la composition d'un poème servent, finalement, à « donner un ordre aux lectures éparées ».

Les exemples ne manquent pas. Il y en a un, surtout, qui plus que d'autres est éloquent : Dante, qui d'autre ? Les *marginalia* apposées sur les très nombreux exemplaires personnels de *La Divine Comédie* (plusieurs éditions italiennes commentées par des interprètes du XIX^e et du XX^e siècle, des biographies de Dante, des études critiques diverses) représentent en effet un cas à part (et il fallait bien qu'il y en ait un) au milieu des huit cents volumes. Les bibliothécaires insistent : « cette lecture est très différentes de toutes les autres. Borgès lit autrement ; en fait, il étudie ». Il confronte et compare, comme il l'a dit (et redit) les nombreuses éditions commentées dont il dispose, et qu'il a lui-même achetées ou qu'on a pu lui offrir (comme l'édition de Grabher, cadeau de sa mère, ainsi que l'indique une inscription apposée par le même écrivain). C'est une lecture à la fois concentrée et étalée dans le temps, qui s'étend de la première lecture mythique, au début des années quarante, à la parution, en un seul recueil, des différents essais publiés dans *La Nación* et dans *Sur*, et enfin réunis, en 1982, dans les *Nueve ensayos dantescos* (*Neuf essais sur Dante*). Dans cet « espace transactionnel où interagissent livres et manuscrits, où l'écriture en train de se faire s'articule sur le déjà écrit »³, c'est un autre Borgès que l'on observe. Non pas l'écrivain tel qu'il apparaît dans ses œuvres, mais le lecteur qui « se complaît dans un rôle de copiste »⁴. Une sorte de Pierre Ménard, lecteur-copiste-écrivain, qui, par la lecture, se fait interprète et ré-écrivain de la *Comédie*, et livre, dans les annotations, une autobiographie de sa lecture et du processus rédactionnel qui s'ensuit. De façon paradoxale et spéculaire, grâce à ces *marginalia*, le poème de Dante devient un moyen de connaissance des pratiques de lecture, et, par là, d'écriture de Borgès. En observant *comment* travaille Dante, il est possible de comprendre *comment* travaille Borgès, comment dans son esprit s'instaurent ou se soudent des liens entre les œuvres littéraires, et s'annoncent des projets d'écriture.

Nous voici donc au cœur d'une entreprise infinie, si on imagine qu'un seul livre a peut-être échappé à l'extrême rigueur et vigilance des bibliothécaires. Un seul livre, qu'on mettra encore cinq ans à redécouvrir au fond des magasins, ou vingt ans, qui sait ? Tout dépendra de ce lecteur, ou de cette lectrice, qui, un jour, venant par hasard à la bibliothèque, demandera une édition de la *Divine Comédie*, de l'*Éthique*, ou de *Moby Dick*, la même qui aura échappé à l'œil attentif, patient et passionné des bibliothécaires. Une vraie machinerie infernale (paradisique, selon lui) rendant interminable la tâche des bibliothécaires aux prises avec un catalogue qui ne cesse de changer de forme et d'extension. Comment le concevoir d'ailleurs ? Faudrait-il plutôt envisager un classement par années ou décennies de lecture, par discipline, ou, tout court, par ordre alphabétique ? Comment Borgès l'aurait-il conçu ? Aurait-il eu seulement besoin d'un catalogue ? Une chose est sûre : à venir dans le courant de l'année 2008, il faudra que ce catalogue parvienne à restituer, dans sa structure, l'impression d'un contenu qui est tout sauf fixe, et qui se rejoue à chaque fois que quelqu'un, en lisant, transforme cet objet rectangulaire et inanimé en un prolongement de sa mémoire et de son imagination. Tel est, dans son principe, le vœu des bibliothécaires : un catalogue qui contienne la transcription des notes de chaque livre de Borgès, en indiquant, uniquement dans le cas objectivement identifiables, les liens qui se nouent entre sa lecture et son écriture.

Ce travail, pour l'instant limité au fonds de la Bibliothèque nationale, devrait pouvoir encourager d'autres projets de recensement des livres annotés par Borgès qui se trouveraient dans des collections particulières ou publiques éparées. Ces recherches permettraient d'étudier la forte interaction des processus de lecture et d'écriture. Dans le cas de Borgès, elles acquerraient un intérêt supplémentaire du fait de la thématization de la bibliothèque menée par l'écrivain lui-même. Pour aujourd'hui, contentons-nous de cela : c'est déjà une consolation de savoir que la plupart de cette collection est préservée, à côté d'autres bibliothèques, hélas moins riches que celle de Borgès, comme celle d'Alejandra Pizarnik, qui vient d'entrer dans les fonds de la bibliothèque, ou celle de Perón (et Dieu sait que Borgès n'aurait pas apprécié cette proximité), dont la résidence officielle occupait, autrefois, le terrain où aujourd'hui pousse le champignon de culture de la République Argentine.

¹ [Texte original: « hasta tal punto es lector, que sólo por ser lector se explica su escritura »], P. Gimferrer, « Jorge Luis Borges : un destino literario », in *Noche en el Ritz*, Barcelona, Anagrama, 1996, p. 14. Nous traduisons.

² A. Manguel, *Une histoire de la lecture*, traduit par Christine Le Bœuf, Arles, Actes Sud, 1998, p. 34.

³ D. Ferrer, « Un imperceptible trait de gomme de tragacathe... », in *Bibliothèques d'écrivains*, collectif dirigé par Daniel Ferrer et Paolo D'Iorio, Paris, Éditions du CNRS, 2001, p. 15.

⁴ *Ibid.*, p. 16.